

L'OBSERVATEUR,

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'appuie le bon ; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. II.

QUÉBEC, VENDREDI 27 JANVIER 1860.

No. 41.

L'AGRICULTURE,

Au point de vue national.

Lecture donnée sous le patronage de
L'INSTITUT CANADIEN de Montréal le 19
janvier 1860

par
L. M. DARVEAU.

I.

Introduction.—Origine de l'agriculture.
—Sa noblesse —Obstacles qu'elle a ren-
contrés.—Ses progrès.—Ses avantages.
—Sa beauté.—Sa nécessité.

Mesdames et messieurs,

Tant d'orateurs éminents vous ont ac-
coutumés à venir goûter, ici, les charmes
de leur éloquence que l'humble lecteur
qui se présente, ce soir, devant vous,
craint de paraître prosaïque et mono-
tone. Donc, dans le cours de cet entre-
tien, si ma voix novice et peu variée
vous fait, souvent, regretter celle plus
harmonieuse et plus savante de mes de-
vanciers, veuillez, je vous prie, tolérer
le lecteur à cause de son sujet.

Sans doute, et je me hâte de le dire,
ceux qui m'ont procédé à cette tribune
la plus honorable du pays bien qu'une
sainte excommunication gise à ses pieds
profanes, avaient, certes, plus de titres et,
conséquemment, plus de droits, que n'a
votre serviteur, à venir traiter, en ce lieu,
des sujets dignes de votre attention et,
surtout, de vos applaudissements. Mais
si l'on admire, toujours, les grands fleuves,
les petits ruisseaux sont, parfois, remar-
qués. Je ne suis point grand fleuve ni
même petit ruisseau, et, cependant, si les
aigles et les cignes de cette tribune, lais-
sant bien loin derrière eux les linots et
les petits pingons qui les suivent, sourient
en me voyant, ils me pardonneront, et
vous, aussi, je l'espère, mon peu de mé-
rite et mon incapacité à cause de ma
bonne intention. Car, si je n'ai point la
sublime audace des premiers ni la dou-
ceur enchanteresse des seconds, mes
sentiments comme les leurs ont pour but
la prospérité de notre commune patrie.
D'ailleurs, le vrai génie aime dans le
moindre talent l'esprit d'initiative et la
bonne volonté. La coopération de l'un
est une ombre qui fait briller d'avantage
les rayons de l'autre. Et dans cette cir-
constance, il y a chez moi plus que de la
bonne volonté. Profondément convaincu
que tout citoyen doit fournir sa part

de l'édifice social, j'ai voulu me rendre
utile. et, s'il est possible, y joindre l'agré-
able. La réception qui m'est faite ce soir,
prouve que si je faillis dans ma tâche, je
n'en aurai pas moins rencontré la bien-
veillance, et je m'en retournerai convain-
cu qu'à Montréal comme à Québec, il y a
encore des compatriotes intelligents et
généreux.

Persuadé que cette déclaration suffit à
mon auditoire pour l'engager à ne point
juger trop sévèrement les imperfections
de ce travail, j'aborde, maintenant, mon
sujet avec plus de confiance.

L'agriculture est vieille comme le
monde et le premier homme fut aussi le
premier cultivateur. Banni du jardin
d'Eden et privé de la couronne du bon-
heur la seule digne de l'homme parceque
c'est celle de dieu, Adam prit le sol pour
trône, les bois pour palais, les plaines
pour jardins, les fleuves pour bassins, et
pour sceptre, l'instrument qui remplaçait,
alors, la charrue. S'il ne travailla point
la terre selon les principes actuels, il n'en
vécut pas moins des produits qu'elle mit
sous ses pas. La culture de la terre date
donc de la création et le sceptre des agri-
culteurs qui est la charrue est le plus
ancien. Certes, ce sceptre est lourd, mais
s'il fait courber dans la poussière celui
qui le tient, son fardeau est plus enviable
que la légèreté du sceptre des tyrans ou
même des quelques bons monarques men-
tionnés dans l'histoire. Le sceptre des
potentats déchire presque toujours le
cœur des peuples ou se brise sur eux en
les tenant extenués par la misère et abru-
tis par l'ignorance ; celui de l'homme des
champs, au contraire, entrouve il est
vrai le sol, en fouille les entrailles mais
non pour en extraire l'or, l'argent, ou tout
autre précieux métal, mais pour en faire
surgir la moisson c'est-à-dire l'abon-
dante. En d'autres termes, le premier
sceptre est, malheureusement, presque
toujours le signe de l'oisiveté, tandis que
le second est l'emblème le plus expressif
du travail. L'épi, c'est-à-dire le pain,
voilà donc le blason des agriculteurs les
premiers nobles du monde.

Comme toutes choses, mais surtout les
bonnes, rencontrent des obstacles, l'agri-
culture fut, longtemps, à l'état de routine
plutôt que de science pratique.

C'était inévitable.

Depuis la chute du premier homme,
tout dans l'univers subit insensiblement
d'âge en âge, l'influence de l'abaissement

moral et matériel causé par la perte du
paradis. La perfectibilité qui faisait le
bonheur d'Adam et de sa campagne
ayant été perdue, il s'en suivit, néces-
sairement, que plus le monde devient
vieux, plus l'imperfectibilité se ma-
nifestait dans tous les actes du genre hu-
main. Les patriarches dont la bible
nous a transmis les noms étaient, même,
plutôt pasteurs qu'agriculteurs. Déjà
de leur temps, les nombreux troupeaux
qui brouaient en liberté remplaçaient les
champs fertiles fruits d'un travail scien-
tifiques et raisonné. La charrue étouffait
l'agriculture. Alors le droit d'aînesse
était vendu pour un plat de lentilles, ou
bien, encore, l'homme obtenait femme en
se faisant, pour un certain nombre d'an-
nées, berger au profit du beau-père.

L'âge d'or n'était plus !

L'agriculture comme tout le reste sui-
vit rapidement la marche descendante
du progrès. Aux jours du chaste Joseph
la famine étreignit tous les peuples et
l'Égypte seule put encore les nourrir. En-
fin, quand les Hébreux sortirent d'Égypte
le genre humain était descendu, sous tous
les rapports, au dernier degré d'abaisse-
ment. Alors parut Moïse qui prépara
les peuples à recevoir l'homme-dieu
dont le sang devait féconder le monde
et lui faire reprendre la marche ascen-
dante abandonnée depuis Adam.

L'agriculture a donc subi deux phases.
La première date depuis Adam jusqu'au
peuple de l'antiquité : c'est la période
descendante. La seconde s'étend depuis
ces peuples jusqu'à nos jours : c'est l'é-
poque ascendante. Mais à part les pro-
grès que lui firent éprouver certains peu-
ples, entr'autres les Égyptiens et les
Perses qui instituèrent respectivement
une fête en son honneur, ou ceux des
Grecs et des Romains qui lui durent leur
puissance et leur gloire, l'agriculture n'a
rejet véritablement sa marche ascen-
dante qui depuis dix huit cents ans. Ce-
pendant la vieille routine ne disparut
point immédiatement ; et après l'extinc-
tion de la puissance romaine l'agricul-
ture fut encore un métier obscur. Puis
vinrent les barbares, et les champs ne
résonnèrent plus que sous les sabots des
coursiers des Attila et des Tamerlan.
La routine fille de l'ignorance et de la
superstition traversa le moyen âge et ré-
gna jusqu'à ces derniers siècles. Alors
la lumière intellectuelle permit à la
science de reprendre le dessus et de re-